N° 240. Samedi 8 Octobre 1842. 13me Année.

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	Provinces.
Pour un an.	26 fl.	30 fl.
six mois.	14 »	16 »
trois mois	7 »	8 »

BUREAUX A LA HAYE.
Petit Marché-aux-Herbes, N° 370.

PRIX DES INSERTIONS.
Les 5 premières lignes 1 fl. 50, timbre compris et 10 cts. par ligne en-sus.

La Haye, 7 Octobre.

LA DYNASTIE DE SAXE-WEIMAR.

D'illustres souvenirs se rattachent au nom de Saxe-Weimar; ces souvenirs se réveillent plus vivement que jamais au cœur des Néerlandais, aujourd'hui que nous voyons une aimable princesse, entourée de tout notre amour, la fille unique de notre Roi, se préparer à donner sa main à un jeune prince de cette maison souveraine. « Aussi long-temps que le Rhin versera ses flots dans l'Océan, il conservera la mémoire du célèbre héros, votre illustre aïeul. » Ainsi chantait naguère Schiller dans des vers empreints de sensibilité, qu'il adressait au grand-duc régnant de Saxe-Weimar, Charles-Frédéric; le poète faisait alors allusion au duc Bernard de Weimar, qui, pendant la guerre de trente ans, le premier à côté de Gustave-Adolphe, combattit pour l'indépendance de l'Allemagne, pour la liberté religieuse, et qui, plus tard, mieux que tout autre, sut rendre moins sensible la perte du héros suédois. Le nom de Bernard de Weimar rappelle chez nous d'intéressans souvenirs historiques; ainsi que tous les grands capitaines de son temps, il sortait de l'école de notre prince Maurice; et l'histoire nous a redit l'énergie du duc, son aimable naturel, son esprit éclairé, son invincible courage. On ne lui connaissait qu'un seul défaut, celui de ne pas savoir modérer l'ardent héroïsme qui enflammait son noble cœur et le faisait se jeter avec trop d'impétuosité au milieu du danger. Sans sa mort prématurée (il mourut en 1639, âgé seulement de trente-cinq ans), jamais peut-être l'Alsace n'eût été arrachée à l'Allemagne; il avait acquis cette province comme le prix de sa vaillance, et il avait su s'y maintenir.

La gloire dont se couvrit à une époque plus rapprochée de nous Charles-Auguste de Saxe-Weimar, est d'une tout autre nature, il est vrai, mais elle n'en est pas moins durable ni moins chère aux amis de l'humanité. Il prouva ce que peut faire un prince, même en ne régnant que sur un petit état, lorsqu'il cherche à propager tout ce qui est beau, noble et utile, et veut réellement être le père de ses sujets. Né le 3 septembre 1757, il fut élevé avec la plus constante sollicitude par sa mère Anne-Amélie de Brunswick-Wolfenbuttel, qui, restée veuve de bonne heure, gouverna pendant plusieurs années, au nom de son fils, le duché de Saxe-Weimar. Elle lui donna, entr'autres, pour précepteur le célèbre Weiland, qui, riche de tous les trésors de l'antiquité littéraire, sut ennoblir le goût de son auguste élève et ouvrir son cœur aux sentimens bons et généreux. Sa mère lui servit aussi de guide par ses nobles exemples. La cour de Weimar rappelait alors celle de ce duc de Ferrare, cet ami des Beaux-Arts, qu'ont immortalisé les chants du Tasse et de l'Arioste. Les savans, les littérateurs et les artistes allemands, repoussés même de la cour du Grand-Frédéric, trouvèrent à Weimar un accueil distingué et un généreux appui. En même temps Anne-Amélie veillait avec un zèle infatigable aux besoins matériels et intellectuels de son peuple, et, dans le duché de Saxe-Weimar, on vit se réparer plus tôt qu'en tout autre contrée de l'Allemagne, les malheurs occasionnés par la guerre de sept ans. Parvenu au pouvoir, Charles-Auguste suivit les nobles exemples que sa mère lui avait donnés. Pendant 53 ans, de 1775 à 1828, il fut le bienfaiteur de son peuple, et on le vit attirer, soit à sa résidence de Weimar, soit à l'Université de Jéna, dont il éleva si haut la gloire, les hommes les plus distingués de l'Allemagne qu'il savait ensuite attacher à sa personne par ses nombreux bienfaits. Gœthe, le poète universel, le savant et l'ami éclairé des arts, dont l'entraînant génie donna une nouvelle direction à la littérature de son pays, et que ses compatriotes ont, pour ainsi dire, déifié, fut, pendant plus d'un demi-siècle, le conseiller, le confident, l'ami de Charles-Auguste de Saxe-Weimar. C'est Jéna et Weimar qui ont vu naître les plus beaux fruits du génie de ce noble Schiller, ce grand poète, dont les chants et les œuvres tragiques sont immortels non-seulement en Allemagne mais partout où jaillit une étincelle d'enthousiasme pour tout ce qui est beau et sublime. C'est par les soins de ces deux grands génies que le théâtre parvint à la résidence de Weimar à un éclat qu'il n'avait point encore atteint ailleurs. Herder, le philosophe chrétien, pour qui aucune page de l'histoire du monde n'est étrangère, Voigt, Musäus et un grand nombre d'autres hommes éminens, vécurent et travaillèrent sous la protection de Charles-Auguste et concoururent à mériter à la ville de Weimar le nom de l'Athène de l'Allemagne. Tous ces hommes d'état, ces savans, ces littérateurs, ces artistes, tendaient chacun vers un but différent; mais un trait caractéristique de leur auguste protecteur, c'est qu'il évitait tout ce qui était exclusif et qu'il encourageait tout ce qui était beau et utile, partout où il le rencontrait. Si l'on vit s'élever sous son règne plusieurs édifices qui attestent son goût pour les arts, on remarqua surtout grand nombre d'institutions utiles, qu'il a crées. Nulle part ailleurs on trouva des écoles bourgeoises aussi bien organisées qu'à Weimar, et on ne doit pas s'en étonner, quand on saura que Herder en avait la direction suprême. Comme un bon père, Charles-Auguste veilla aux besoins des pauvres orphelins, des aveugles, des sourds-muets; et le même prince qui encourageait à un si haut degré les Beaux-Arts et les sciences, ne négligea pas non plus l'art le plus ancien et le plus utile de tous; celui de l'agriculture. C'est ainsi que la prospérité et le bien-être se répandirent sur tout le pays, et, comme pour couronner tant de bienfaits, Charles-Auguste fut un des princes allemands qui remplit le premier la promesse faite à l'Allemagne en 1815, et qui dota son peuple d'une constitution basée sur le principe de la représentation nationale. Plus d'une fois pendant son long règne, Charles-Auguste vit de sombres nuages s'amonceler sur son pays, mais toujours l'adversité le trouva digne de lui-même. En 1792, il prit part à la guerre de la Prusse contre la révolution française. Gœthe accompagna son souverain pendant cette campagne, dont il a donné une intéressante description. Plus tard, en 1806, Charles-Auguste combattit dans les plaines de Jéna pour l'indépendance de l'Allemagne, et il éprouva la profonde douleur de voir son florissant pays devenir la proie de l'étranger, et un joug humiliant peser sur la patrie allemande. Mais c'est aux jours de l'adversité qu'apparut dans tout son éclat la grandeur d'âme de son épouse, Louise de Hesse-Darmstadt; elle ne cessa de veiller pour ses sujets, au milieu d'ennemis sans pitié, qui pillaient, incendiaient sa chère ville de Weimar. Gœthe, ordinairement froid observateur des choses humaines, donna en cette occasion des preuves touchantes de fidélité et d'attachement à son maître. Mais les jours de l'adversité ont passé, la paix et l'abondance ont répandu de nouveaux bienfaits sur le pays; et lorsque le 3 septembre 1825, le grand-duc célébra le jubilé semi-séculaire de son avénement au trône, ce fut alors pour tous ses sujets une fête vraiment nationale. Un trait manque encore à notre rapide esquisse. A la mort de Charles-Auguste, le 14 juin 1828, on trouva dans son testament une clause qui prescrivait de placer dans les caveaux funèbres de Weimar sa dépouille mortelle, à côté de la pierre sépulcrale sous laquelle reposaient les restes du grand Schiller, et de laisser ouverte à sa droite une place pour son ami Gœthe. Quatre ans après, Gœthe terminait aussi sa longue carrière.

Le grand-duc de Saxe-Weimar, qui règne aujourd'hui est né le 2 février 1783, et épousa, le 3 août 1804, la grande-duchesse de toutes les Russies, Marie Paulowna, sœur aînée de notre auguste Reine. Les amis de la littérature allemande se rappellent les vers de Schiller qui ont chanté cet heureux événement. De cette union est né le 24 juin 1818, CHARLES-ALEXANDRE-AUGUSTE-JEAN, Grand-Duc héréditaire de Saxe-Weimar-Eisenach, que la Néerlande va saluer demain du titre d'époux de la noble fille de notre Roi. Il nous serait facile de représenter dans une rapide esquisse le Grand-Duc-Régnant, comme un digne successeur de son illustre père, comme un vigilant protecteur des institutions les plus utiles, et, d'après l'autorité des écrivains impartiaux de l'Allemagne, redire dans toutes ses particularités l'état heureux et prospère du grand-duché. Nous aimerions aussi à parler en même temps de son frère, le duc Bernard, si brillant d'éminentes qualités, et que nos braves ont si bien appris à connaître dans la campagne des Dix Jours. Mais un sentiment de respect nous retient ici, et nous préférons émettre aujourd'hui le vœu de tous les cœurs: Que l'union d'une princesse chérie de la Dynastie d'ORANGE-NASSAU, qui, depuis des siècles, ne le cède à aucune autre en éclat et en gloire, avec un petit-fils de CHARLES AUGUSTE de Saxe-Weimar, protégée par la bénédiction divine, puisse augmenter le bonheur de ces deux illustres Dynasties!

(*Nederlandsch Nieuwsblad.*)

La *Gazette d'Etat de Prusse* du 4 octobre, annonce que S. M. le roi Guillaume-Frédéric, comte de Nassau, est arrivé à Berlin, venant de la Silésie.

Dans tous les quartiers de la ville, on hâte les préparatifs pour l'illumination générale de demain. Le *Vyverberg* sera illuminé avec des guirlandes de lampions et un corps de musique s'y fera entendre sur une estrade qu'on est occupé à construire. On travaille à décorer la façade de plusieurs de nos hôtels. Les porteurs de tourbes et les ouvriers portefaix élèvent un bel arc de triomphe et, partout on tresse des guirlandes et des festons de verdure et de fleurs qui décoreront nos maisons, à l'occasion

FEUILLETON.

L'ÉPÉE DU DUC D'ALBE.

I.

Du danger des fenêtres qui donnent sur la rivière.

Le 8 août 1556, un violent orage éclata sur la ville de Gand aux approches de la nuit. Tandis que les bourgeois se hâtaient de rentrer à la maison pour éviter les torrens d'eau qui commençaient à inonder les rues, et que chacun se signait dévotement dès qu'il faisait un éclair, seul, un jeune homme semblait se féliciter du désordre de la nature, et son front, habituellement soucieux, prenait une expression de joie qui ne lui était point habituelle. Ce jeune homme se nommait Joos Claes, et il exerçait, comme son père Anthonin, la profession de tourneur, dans laquelle il excellait. Personne, dans tout le royaume des Pays-Bas, ne savait comme lui arrondir et ciseler le dossier d'une chaise ou le manche d'ébène d'un couteau, et il ne pouvait suffire aux demandes de ses pratiques. Et il eût gagné beaucoup d'argent, s'il se fût montré aussi laborieux qu'habile; mais Joos travaillait rarement. Quand il se mettait au tour son pied ne tardait point à oublier d'agiter la roue, et la main de faire mordre le ciseau. Sa tête tombait sur sa poitrine, il se laissait aller à des rêveries sans fin, et lorsque la voix de sa mère le tirait de sa lugubre préoccupation, il tressaillait comme si on l'eût réveillé d'un profond sommeil, et se détournait pour cacher les larmes qui mouillaient ses yeux. Alors sa mère, désolée de voir s'affliger et dépérir le seul enfant qu'elle eût, le suppliait de ne pas s'obstiner à cacher davantage le secret qui le jetait en de pareils désespoirs, et l'assurait qu'elle trouverait quelque moyen de consolation; mais il répliquait qu'il n'avait aucun secret, se remettait à la besogne, et ne tardait point à retomber dans sa torpeur et dans ses larmes.

Je vous laisse à juger de l'inquiétude de la pauvre veuve, à qui, d'une famille de sept enfans adorés et d'un mari bon et tendre, il ne restait plus que ce fils unique. Les enfans avaient succombé, en une semaine, à une fatale maladie, et le père, qui n'avait pu supporter cette affreuse perte, était allé rejoindre les petits anges au ciel. Dame Gertruid, à force de sollicitudes et de veilles, était parvenue à sauver le petit Joos, âgé de 4 ans. Depuis lors, elle avait reporté sur lui toutes ses joies, et elle eût volontiers donné sa vie pour voir renaître sur les lèvres du jeune homme un des sourires francs et sereins qui venaient s'y épanouir, lorsqu'il n'était qu'un petit garçon; mais je vous l'ai dit, une morne tristesse, un chagrin dont il s'obstinait à cacher la cause, le consumaient sans cesse. Chaque soir, dès que la nuit couvrait la ville, et à l'heure où le couvre-feu invitait les bourgeois à rentrer chacun chez eux et à se blottir chaudement dans leur lit, Joos sortait de la maison et allait errer, Dieu seul sait où, au risque de voir les nombreuses patrouilles qui parcouraient la ville faire feu sur lui et le tuer. Une fois sa mère avait voulu l'empêcher de faire ces dangereuses excursions, mais le pieux et docile enfant n'avait point hésité à désobéir à sa mère, lui qui jamais, jusque-là, n'avait enfreint la moindre de ses volontés. Elle n'osa donc plus s'exposer de nouveau à une pareille extrémité, et elle le laissa sortir à sa guise, malgré les angoisses mortelles qui l'assiégeaient jusqu'à ce qu'il fût de retour.

Le jour dont la date se trouve en tête de cette histoire, Joos, qui semblait, je vous l'ai dit, se réjouir de la tempête, s'enveloppa de son manteau vers dix heures du soir et sortit comme d'ordinaire, et se dirigea, après maints et maints détours, pour dérouter ceux qui auraient pris envie de le suivre, vers le quartier bâti sur le bord de la Lieve. Arrivé près de la rue de......, il détacha une barque attachée par un anneau de fer, monta dans cette barque, et à l'aide d'un croc se dirigea vers une maison qui s'élevait à deux cents pas environ et dont la partie postérieure se trouvait baignée à la base par la rivière. Alors il examina soigneusement les fenêtres de cette maison, éclairées pour la plupart à l'intérieur, et il attendit patiemment, et sans tenir compte de la pluie, que les lumières s'étaignissent.

Quand la dernière eut disparu depuis un quart d'heure environ, une fenêtre s'ouvrit lentement. Joos releva vivement la tête, et, l'œil brillant de bonheur, il détacha une échelle de soie roulée autour de sa ceinture et l'attacha à un petit cordon qui descendait de la fenêtre le long du mur. Le cordon remonta, emmenant avec lui l'échelle, et à la lueur d'un éclair Joos put voir deux petites mains blanches qui fixaient les nœuds aux barreaux de fer dont la fenêtre se trouvait barricadée. Joos grimpa rapidement sur le frêle appui, et il se trouva face à face avec une jeune fille dont il voulut baiser le front, mais elle se recula doucement et les lèvres de Joos ne touchèrent que la froide grille.

— Non, Joos, dit-elle, non! Vous avez juré d'être mon frère jusqu'au jour où la miséricorde divine prendra notre tendresse en pitié; tenez votre promesse. Mon Dieu! n'est-ce donc point assez pour une jeune fille que d'exposer ainsi pour vous sa vie et son honneur? car si l'on savait dans la ville nos entrevues nocturnes, je serais à jamais perdue de réputation; et si mon père découvrait que, malgré ses défenses, je n'ai point renoncé à vous aimer, il me tuerait.

— Vous n'avez point besoin de m'en faire souvenir, reprit le jeune homme; je n'ai point oublié que Stina Beecmans est la fille du roi des bouchers; qu'elle est riche, et que des obstacles insurmontables me séparent d'elle... Adieu!

— Voilà de vos folies ordinaires, Joos, et c'est vraiment bien la peine de nous exposer à tant de périls pour nous quereller.

Et soit par hasard, soit à dessein, sa petite main blanche se posa en dehors des barreaux, si près des lèvres du tourneur, qu'il y posa ses lèvres et y prit le baiser qui faisait l'objet de leur discussion.

— Eh bien! dit-elle, avez-vous vu votre oncle Ullens, et nous reste-t-il quelqu'espoir de ce côté?

— Hélas! mon oncle n'a pas même voulu m'entendre. Oh! croyez m'en cette fois, Stina, renoncez à votre fatal amour pour un misérable qui ne vous a jusqu'ici valu que des larmes et qui peut vous entraîner dans un abîme de malheurs.

— Croyez-vous donc que Stina Beecmans ait si peu de résolution et de persévérance, Joos! Non, de par sainte Justina, ma patrone, je suis la fille de mon père, et rien ne saurait ébranler ma résolution. Ma pauvre mère, Joos, lorsqu'elle vivait, a autorisé nos amours et a mis votre main dans la mienne, en me disant: Voilà ton fiancé; aime-le, mon enfant, aime-le fidèlement toute la vie. » Mon père lui-même approuvait alors les projets de ma mère. Il a changé d'avis; mais moi je ne saurais changer de tendresse. Un cœur ne se donne pas et ne n'ôte point, comme on achète et l'on vend une maison. Je suis à vous, Joos, jusqu'à la mort.

— Merci, Stina, merci; car vous me rendez du courage et du bonheur!

— Adieu, Joos, à demain! J'entends quelque bruit dans la maison; hâtez-vous de fuir.

Cette fois, ce fut sur le front de Stina que se posèrent les lèvres de Joos. Et le cœur enivré de joie, il descendit précipitamment de l'échelle pour regagner la barque. Les pieds du jeune homme ne rencontrèrent que la rivière: la barque avait disparu. Joos crut que le mouvement des flots l'avait entraînée à quelque courte distance, et allongea les jambes pour tâcher de la rencontrer et de la ressaisir; mais cette tentative demeura inutile, et comme en ce moment Stina, qui le croyait descendu de l'échelle, détachait la corde, il tomba dans l'eau jusqu'à la ceinture, et eût péri infailliblement, si, par une sorte de miracle, ses mains n'eussent machinalement saisi un crochet de fer qui se trouvait fiché dans la muraille.

Il l'étreignit de son mieux; mais il ne tarda point à s'apercevoir que le vieux crampon, usé par la rouille et fixée entre deux briques, cédait peu-à-peu et allait le replonger dans l'abîme. C'était une mort infaillible, car à cet endroit le fond, qui avait au moins vingt pieds de profondeur et qui formait une sorte de vase sans consistance, ne lui laissait aucune chance de salut, si jamais il y tombait. Il ne lui restait qu'à tenter de gagner le quai à la nage; mais le trajet était long, l'obscurité complète, l'orage furieux. Pour comble de malheur, en montant à l'échelle, il avait gardé son manteau, et les

de l'heureux événement que toute la ville s'apprête à célébrer avec la plus vive allégresse.

Désirant donner à nos lecteurs, le plus promptement possible, un compte-rendu de la solennité de demain, nous croyons devoir remettre à dimanche matin la distribution de notre numéro du 9.

Le collége électoral de Rotterdam a nommé membres du conseil de cette ville : M. C. van Stolk, en remplacement de feu M. F. van Vollenhoveu; M. C. J. Thoo't, en remplacement de feu M. V. van der Willigen et M. L. B. Ledeboer, en remplacement de M. J. P. Havelaar, qui avait demandé et obtenu démission honorable.

On vient d'achever dans la province de Drenthe deux ouvrages du *Waterstaat* d'une haute importance, le dévasement complet du canal d'Assen à l'écluse de Veene sur une longueur de 3 lieues et demie, et l'amélioration du *Meppelerdiep* jusqu'aux limites d'Overyssel. Ces travaux ont été entrepris pour la somme de 78,200 florins; la province a contracté, à cet effet, un emprunt de 74,000 florins.

Une correspondance de Paris, à la date du 5 octobre, assure qu'il serait arrivé dans cette capitale des nouvelles assez graves des Indes et de la Chine. Ces nouvelles auraient été expédiées immédiatement à Londres. Ce qui est certain c'est que le *steamer* qui devait quitter Bombay, le 28 août, peut en apporter à toute heure à Marseille. Les journaux de Londres se préoccupent beaucoup de savoir si le gouvernement français fera connaître ces nouvelles par dépêche télégraphique. On sait combien le mois dernier, les nouvelles ainsi annoncées, et en général l'expédition des dépêches des Indes par la France, ont donné lieu à de vives plaintes de la part des Anglais.

EXTRAIT DE L'EXPOSÉ DE SITUATION *de la province de Zélande, fait par la députation permanente à l'assemblée des Etats de cette province, dans leur dernière session ordinaire.*

Suite et fin. — (Voir notre N° d'hier.)

INDUSTRIE. COMMERCE. NAVIGATION. FABRIQUES. — Les rapports sur ces branches ne sont pas des plus favorables. Le commerce maritime en Zélande n'est plus que l'ombre de ce qu'il a été précédemment. Il n'a pas décliné cependant depuis la dernière session des Etats de la Province. L'importation pour 1841 dans les ports de Middelbourg, Zierickzee et Flessingue a consisté en : 22,927 balles et 2,597,800 livres de café; 6,077 canastres et 10 caisses de sucre; 220,205 livres de sel; 6,369,009 livres de houille, 209 tonneaux de bois; 17,652 livres de jonc des Indes; 219,858 livres de coton; 85 livres de poterie fine. Les objets manufacturés importés ont eu une valeur de 715 florins, les fers ouvrés de 5730 florins, et les huîtres de 5,700 florins. Les relations par la voie de terre avec la Belgique ont été un peu plus actives qu'en 1840. Le commerce intérieur en produits du sol, a donné un résultat assez satisfaisant. Les marchands et les boutiquiers ont eu à souffrir de la concurrence que leur font les colporteurs.

La navigation a eu quelque activité en 1841. A Middelbourg, il est arrivé 30 navires de mer dont 11 néerlandais; cinq de ces derniers venaient de Batavia. Les appareillages ont atteint le chiffre de 35 bords dont 4 pour Batavia et 2 pour Surinam. A Flessingue, le mouvement de la navigation a été de 30 arrivages de mer, dont 15 néerlandais et 1 venant de Surinam, et de 27 appareillages dont 1 pour Batavia. Le cabotage de Flessingue s'est un peu raminé. A Zierickzee sont arrivés 7 navires de mer dont 3 néerlandais, et en ont appareillé 6 dont un pour Batavia. Le premier navire armé dans ce port pour Batavia a fait naufrage en vue du port, comme il revenait richement chargé. Le navire a été totalement perdu ainsi que la plus grande partie de la cargaison. A Veere un navire sous pavillon belge a appareillé pour la Belgique. A Brouwershaven, est arrivé un navire anglais qui en a réappareillé. Devant cette ville, sont arrivés 89 navires au long cours, venant presque tous des Indes-Orientales, qui, après avoir rompu charge, ont filé sur Rotterdam, Dordrecht et Schiedam. Les chantiers occupent beaucoup de bras, mais l'année dernière les travaux ont diminué à cause de la surabondance de bords qui pèse sur la navigation néerlandaise.

Les fabriques et les différentes branches de petite industrie, sans être en voie de progrès, ne rétrogradent pas. On a autorisé l'érection d'un moulin à grains à Boschkapelle, de moulins à monder à Hulst et à Schoondyke, et d'une briqueterie à Yzendyke. Les fabriques de garance continuent à être dans une situation défavorable; on y a préparé de 1841 à 1842, 6010 barils de garance et 1264 livres d'alizari. Les fabriques de coton pour les Indes font beaucoup de bien dans les localités où elles sont établies. Dans le *Wilhelmina poldre* où l'on ne travaille que l'hiver, ce genre d'industrie prévient le paupérisme. Les fabriques de coton, pâtissent de la stagnation dans les expéditions pour les colonies, mais MM. G. L. H. Salomonson continuent leurs utiles travaux, dans leurs huit fabriques, avec le zèle le plus noble et le plus désintéressé, en attendant un meilleur avenir. Les métiers ne sont pas dans une voie très-prospère, la classe ouvrière a peine à gagner sa vie.

AGRICULTURE. — Le mauvais résultat de la récolte a été compensé par l'élévation des prix des principaux produits de l'agriculture. La moyenne des grains a été à savoir :

Pour le froment, de	fl. 8 $27\frac{1}{2}$ c.	par rasière.
» le seigle, »	- 5 $98\frac{1}{2}$	»
» l'orge, »	- 4 $47\frac{1}{2}$	»

La récolte n'a été que moyenne, par suite des pluies incessantes. Le grain du froment a été petit, brun et terne; il n'a produit en moyenne que 25 rasières par bonnier. Le seigle a également beaucoup souffert, mais l'orge d'hiver a assez bien réussi; le produit moyen en a été de 48 rasières par bonnier. Les pommes de terre ont eu grandement à souffrir de l'humidité; ils n'ont produit en moyenne que 140 rasières par bonnier.

L'avoine a donné un bon résultat. Les pois et les fèves ont été abimés en grande partie par les pluies. Le lin n'a pas trop bien rendu, mais les prix en ont été élevés. Le colzat a presque tout-à-fait manqué. La garance n'a produit que 1000 à 1500 livres par bonnier pour les plants de deux ans et que 1000 à 1200 pour ceux de trois ans. L'élève du bétail a donné en général d'assez bons résultats, mais les cultivateurs ont à lutter avec la pénurie de fourrages. Le dernier récensement pour le fonds de l'agriculture a donné les chiffres suivans :

Gros bétail au-dessus de 2 ans.	29,635	têtes.
» » au-dessous » »	13,651	»
Chevaux au-dessus de 3 ans	16,513	»
» au-dessous » »	3,258	»
Moutons	20,669	»

Les éleveurs ont essuyé quelques pertes dans plusieurs localités par suite d'épizootie. La province a pris toutes les mesures nécessaires pour combattre le mal et en prévenir la propagation.

L'état sanitaire des chevaux a été généralement bon, et toutes les mesures nécessaires ont été prises pour la propagation et la conservation des bonnes races. On s'est occupé aussi du croisement des moutons, dans l'intérêt de l'amélioration de la race.

PÊCHES. — Le résultat de la pêche n'a pas été favorable pour 1841. Les tempêtes ont bien souvent mis obstacle à la sortie des bâtimens de la pêche côtière, cependant, en octobre et au commencement de novembre, il y a eu beaucoup de poisson sous les côtes et entr'autres du merlan, ce qui est chose rare dans les parages zélandais. La pêche en Zélande est menacée d'une totale destruction surtout par suite du manque de débouché en Belgique. La députation forme des vœux pour que le gouvernement puisse parvenir à rémedier à cet état de choses. On a soigné, d'ailleurs, la parfaite exécution de l'arrêté royal du 7 janvier 1842 pris dans l'intérêt de la conservation de la pêche côtière. La pèche en général sur l'Escaut et les eaux Zélandaises n'a pas donné un bon résultat; on n'a pris que très-peu d'huîtres, d'anchois, etc., qui avaient eu à souffrir de la rigueur de l'hiver; mais par contre les moules et les limandes ont été abondantes.

Du traité anglo-américain.

Un journal français, qui s'imprime à Londres, le *Courrier de l'Europe*, publie sur la situation respective de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis, des observations fort remarquables et qui méritent d'être reproduites. C'est au traité du 15 juillet que cette feuille fait remonter la cause des embarras diplomatiques que l'Angleterre éprouve, et de la faiblesse qu'elle a peut-être montrée dans ses négociations avec les Etats-Unis.

Voici comment s'exprime le *Courrier de l'Europe* :

« L'Angleterre en souscrivant aux exigences des Etats-Unis, a subi les conséquences de la conduite de lord Palmerston envers la France, au 15 juillet 1840. Le traité du 15 juillet rompait l'alliance anglo-française, et rendait *ipso facto* les intérêts de l'Union et de la France parfaitement identiques. Il rétablissait la ligue des marines secondaires. Le vote contre le droit de visite a été une manifestation solennelle des nouvelles dispositions de la France. Elle a saisi cette occasion pour indiquer quelle serait sa politique future. Elle a ramassé le gant que le cabinet anglais lui avait si imprudemment jeté. Le ministère français, l'Europe, les Etats-Unis et l'Amérique ne purent se méprendre sur le sens de l'amendemment de M. Jacques Lefevbre. La lettre de cet amendement mentionnait le droit de visite, son esprit allait plus loin, il annonçait que la France se séparait complètement de l'Angleterre. La position du gouvernement américain vis-à-vis de ces deux puissances se trouva aussitôt changée. Il comprit que l'opinion publique et les Chambres étant animées du même ressentiment, le cabinet des Tuileries serait entraîné malgré lui dans une voie politique anti-anglaise. Il dressa ses nouvelles batteries en conséquence. Le plan a suivre était tracé par les événemens. Il a été habilement suivi. A la chûte de l'administration Melbourne, les hommes d'état américains ont dû se dire : « Tout est favorable à nos prétentions, élevons-les. La question des limites sera certainement résolue en notre faveur, si nous montrons de la fermeté. Que craignons-nous? L'Angleterre est assaillie d'embarras au dehors et au dedans; les *whigs*, ces casse-cou politiques, ont été remplacés par des ministres trop prudens pour aggraver la situation de la Grande-Bretagne par une guerre avec les Etats-Unis d'Amérique. De plus, sir Robert Peel sachant que la France ne nous laisserait pas écraser, qu'elle forcerait s'il en était besoin son gouvernement à intervenir, y regardera à deux fois avant de provoquer une rupture. En homme pratique, qui voit que son pays n'est pas prêt pour la lutte, il acceptera un mal comparativement peu grave, et dont il pourra mesurer l'étendue, plutôt que de courrir le risque de recommencer un de ces combats gigantesques, souvent aussi funestes aux vainqueurs qu'aux vaincus. La Grande-Bretagne ne saigne-t-elle pas encore aujourd'hui des blessures que lui a faites Napoléon? » Telles sont, on n'en saurait douter, les considérations sous l'influence desquelles le gouvernement américain a renoué les négociations relatives aux limites. Le résultat est connu. M. Webster, comme le dit le *Morning Chronicle*, *a fait capituler* Lord Ashburton. L'Angleterre perd non seulement un territoire de sept mille milles carrés, laisse passer sous la dénomination de frère Jonathan des populations qui s'étaient mises sous la protecton britannique, mais encore souffre qu'il navigue jusqu'à l'embouchure de la rivière St.-Jean, c'est-à-dire, qu'il traverse à son bon plaisir la colonie de New-Brunswick. Ce n'est pas tout. Le gouvernement anglais a l'extrême complaisance de fournir 300 mille dollars pour indemniser les états américains du Maine et du Massachussets! Nous ne parlons pas des articles du traité relatifs à la suppression de la traite des nègres, ce n'est qu'un vain simulacre de convention. Après avoir affiché de si hautes prétentions à cet égard, l'Angleterre eût mieux consulté sa dignité en ne traitant pas du tout cette question, qu'en la réglant d'une manière incomplète. Supposons maintenant que le traité du 15 juillet n'eût pas existé, croit-on que l'Union plongée dans un effroyable désordre financier et dont les états sont pour la plupart insolvables, se fussent montrés si arrogans avec l'Angleterre? Croit-on que la certitude de la neutralité de la France ne leur eût pas donné à réfléchir? Alors les plus mauvaises chances eussent été de leur côté. A l'exemple de sir Robert Peel ils auraient prudemment sacrifié un membre pour ne pas exposer le corps. La morale de tout ceci, morale que nos lecteurs de la haute aristocratie ne sauraient trop méditer, c'est que si lord Palmerston n'eût pas insulté la France, l'Angleterre, qui depuis si long-temps affecte un ton dominateur avec les puissances du second rang, ne se fût pas trouvée réduite à la dure nécessité de baisser pavillon devant les Etats-Unis : c'est que sans la France les prodigieux élémens de force de l'Angleterre se trouvent neutralisés; c'est que 2 ans se sont à peine écoulés depuis la grossièreté diplomatique du prédécesseur de lord Aberdeen que les événemens se sont chargés d'apprendre au monde qu'il en coûte quelque chose de traiter la France légèrement. Puisse la leçon ne pas être perdue! L'Angleterre a tout à gagner à vivre en bonne intelligence avec nous. Les guerres de la république et de l'empire ont dû la convaincre qu'on peut nous accabler sous le nombre, mais que nous finissons toujours par nou

---

plis de ce manteau, alloudis d'ailleurs par l'eau qui les pénétrait, s'enroulaient autour de lui de manière à entraver tous les mouvemens du malheureux. Il recommanda son âme à la miséricorde divine par une courte prière, puis il lâcha le clou et étendit les bras pour nager. Au même instant, une rame le frappa rudement à la tête, et un éclat de rire se mêla au bruit des vents et de la tempête. Puis, une barque montée par deux hommes, et qui stationnait devant la fenêtre depuis le moment où Joos était monté à l'échelle de soie s'éloigna à force de rames.

Tandis que cela se passait au dehors, maître Beecmans entrait dans la chambre de sa fille et promenait sur le visage de Stina épouvantée la lueur d'une lanterne qu'il tenait à la main.

— Mignonne, lui dit-il avec un amer sourire, les jeunes filles qui prennent la nuit l'air à la fenêtre s'exposent à s'enrhumer. Désormais vous n'aurez d'autres appartement que le cabinet qui donne dans ma chambre à coucher. Allez, jeune fille, en prendre possession sur l'heure. Ce lieu sombre est convenable pour réciter le *De profundis*, et je pense que vous ne ferez pas mal de songer à cette prière, car il se pourrait qu'on en eût besoin.

— Mon père, mon père! que voulez-vous dire? s'écria Stina, à qui une épouvantable crainte fit surmonter l'effroi que lui inspirait son père.

— Rien, répliqua tranquillement le boucher; ne devons-nous pas nos prières à tous les chrétiens? or, il fait une tempête affreuse, et si quelque batelier s'aventurait sur la rivière à pareille heure, il pourrait bien lui arriver quelque fâcheux accident. Allons donc réciter le *De profundis*

— Mon père! par pitié, sauvez-le, sauvez-le! reprit la jeune fille en embrassant les genoux de Beecmans. Oh! ne le laissez pas périr : sauvez-le, au nom de ma mère, qui est au ciel et qui nous écoute : sauvez-le! Vous riez, vous me repoussez? Eh bien! sauvez-le, et je vous le jure sur le salut de mon âme, je ne le verrai plus, je ne chercherai plus à le voir; je m'efforcerai de l'oublier... Mais sauvez-le, sauvez-le!

— Tais-toi, fille éhontée! tais-toi, et ne me parle plus de ce misérable qui se jouait de ton honneur et qui t'exposait à une honte publique. Crois-tu que l'on aurait long-temps ignoré dans la ville tes rendez-vous nocturnes? Mais il faut le fuir à jamais. Ecoute! on n'entend plus rien, ni bruit de rames ni voix d'hommes.... J'entends la porte du logis qui s'ouvre... Ce sont tes frères qui reviennent. Ils ont vengé l'honneur de leur famille.

Stina n'entendait plus rien; elle gisait évanouie aux pieds du boucher. Celui-ci la regarda froidement, la jeta sur le lit, et alla rejoindre ses deux fils qui l'attendaient dans la pièce voisine.

— Eh bien, garçons! dit-il.

L'aîné lui montra une de ses rames encore teinte de sang.

— Brise cette rame, dit Beecmans; brise-la et jettes-en les morceaux au feu; que personne ne puisse sonpçonner notre vengeance. Il faut que l'on attribue au hasard la mort de notre ennemi. Demain, quand on vous en parlera, vous répondrez : « Tant pis, c'était un bon garçon. » Bonsoir! Maintenant, allez vous coucher; vous êtes de braves fils.

Il les embrassa, puis alla s'asseoir devant la cheminée où brûlaient les débris sanglans de rame, et il finit par s'assoupir, après avoir bu deux ou trois grands pots de bièrre qui eussent suffi pour enivrer un vulgaire buveur; mais il n'en éprouvra pas le moindre tronble, et s'il s'endormit, il ne faut faire honneur de ce sommeil qu'à la vive chaleur du foyer.

Tandis que ces événemens se passaient, deux hommes enveloppés de manteaux, et la tête abritée sous de larges chapeaux rabattus, parcouraient silencieusement les rues solitaires de Gand. De temps en temps, l'un d'eux s'arrêtait pour contempler, à la lueur des éclairs, quelques-uns des édifices; puis il reprenait sa marche, toujours suivi de son muet et passif compagnon. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent sur le bord du quai. Là, comme s'il eût trouvé du charme au bruit des eaux et au mugissement des vents, celui des promeneurs nocturnes qui paraissait le plus important s'assit sur la rive, sans tenir compte de la pluie, et se mit à regarder fixement les flots qui s'entrechoquaient agités et soulevés par la tempête. Tandis qu'il méditait ainsi, au milieu du désordre des élémens, son compagnon, moins satisfait et moins rêveur, frappait du pied pour se réchauffer, rajustait les plis de son manteau et semblait peu satisfait de stationner à pareille heure sur le bord de la Lieve. Néanmoins, il n'osait ni aller et venir, ni témoigner son mécontentement. L'autre ne prenait pas plus garde au malheureux, glacé de froid que s'il eût été seul en ces lieux. A la fin l'orage s'apaisa; les nuages qui voilaient le ciel se déchirèrent, et la lune jeta, par une trouée du voile noir qui la cachait complètement naguère, un large rayon de lumière. La Lieve sembla s'enflammer par la réverbération de cette lumière, et le vieillard assis s'écria :

— Comte, voilà l'image de ma destinée! L'orage et la nuit d'abord, puis à la fin le repos et la splendeur de la vie éternelle; les pensées du monde noires et sombres, les pensées du ciel éclatantes et pures!

Un profond salut servit à la fois de réponse et d'assentiment à cette exclamation.

— Mais qu'aperçois-je là-bas, sur l'eau! reprit le vieillard; ne voyez-vous pas quelque chose qui flotte? Dieu me poignarde, c'est un homme qui périt! Il faut venir à son secours... Non, ce n'est qu'un cadavre. Voyez! Il flotte, raide et sans mouvement, autant que me permet de distinguer la clarté de la lune. Sa tête paraît couverte de sang; aidez-moi, cher comte, à le ramener sur le bord. Voyez, le flot nous l'amène, et à l'aide de votre épée nous pourrons le tirer de l'eau.

Par un brusque mouvement d'impatience, il arracha des mains de son campagnon l'épée dont celui-ci se servait avec maladresse, se pencha sur l'eau, et parvint à accrocher la poignée de l'arme, qu'il tenait par l'extrémité de la lame, dans les vêtemens du noyé; il l'attira ensuite tout-à-fait à lui, et avec une force peu commune il le sortit de l'eau.

— C'est un jeune homme, dit-il; son cœur ne bat plus! ses lèvres n'ont plus d'haleine. N'importe, il ne faut rien négliger pour le ramener à la vie. Peut-être n'est-elle point tout-à-fait éteinte. Aidez-moi à le transporter.

Il prit le cadavre par les épaules, son compagnon souleva les pieds, et tous les deux se dirigèrent ainsi vers la place d'Enpoal. Une patrouille les rencontra, et l'officier qui la commandait voulut s'enquérir des motifs qui faisaient errer ainsi, dans les rues, deux hommes chargés d'un cadavre. Dès que le compagnon du vieillard eut prononcé quelques mots, l'officier se dé-chaperonna respectueusement, et ordonna à deux de ses soldats de se charger du fardeau, et d'obéir en tous points aux ordres qu'ils recevraient des inconnus. Ceux-ci firent transporter le cadavre jusqu'au seuil d'une petite porte obscure dont le vieillard avait la clef; il l'ouvrit, et aussitôt trois domestiques âgés accoururent avec empressement, et, sur un signe, reçurent des mains des soudards le corps qu'ils montèrent dans le petit escalier tournant qui par une extrémité, aboutissait à la porte, et menait de l'autre à de vastes appartemens. Là, ils déposèrent le corps sur un lit, et deux d'entr'eux commencèrent à lui donner des secours sous la direction du vieillard, auquel ils rendaient les plus grands témoignages de respect.

— Qu'on aille chercher un prêtre et un médecin, dit-il au troisième qui attendait en silence ses ordres, pour sauver l'âme si l'on ne peut sauver le corps.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le prêtre et le chirurgien entrèrent.

Le vieillard, fatigué de son excursion, s'assit, ou plutôt se laissa tomber dans un grand fauteuil près du feu. Il était aisé de voir que la fatigue bien plus que l'âge, avait courbé sa taille et sillonné son front; sa barbe de couleur fauve et taillée en pointe, ses yeux vifs et dont on ne pouvait soutenir le regard, donnaient à sa figure pâle et ses pommettes saillantes une expression plutôt amère que dure, et cependant l'ensemble de ses traits inspirait une sorte de crainte dont personne de ceux qui l'entouraient ne pouvaient se défendre, pas même le prêtre et le médecin. Son costume consistait en un vêtement des plus simples, façonné en gros drap de Flandre gris, et pour la coupe duquel le tailleur avait plus consulté la commodité que l'élégance et la mode. Sur un signe de sa main petite et d'une beauté sans disproportion, on le débarrassa de son manteau, percé par la pluie, et on lui échangea sa chaussure imprégnée de boue contre de larges pantouffles de velours doublées d'hermine. Ces soins personnels ne l'empêchèrent point de surveiller et de diriger les secours que l'on donnait au noyé dans lequel vous avez sans doute reconnu le pauvre Joos.

(La suite à un prochain numéro).

relever. A quoi lui a servi de soudoyer l'Europe contre nous? Est-elle plus riche? Non, puisqu'elle est obligée d'ajouter au fardeau écrasant de sa dette un impôt de guerre, l'*income tax*. Sa population est-elle plus heureuse? Non, puisque ses *Workhouses* regorgent de malheureux que la charité publique est impuissante à nourrir. A-t-elle le monopole des marchés de l'univers? La sédition de ses ouvriers, la plupart sans travail nous dit assez que ce monopole n'est pas fort avantageux. A-t-elle au moins étouffé sa rivale? Non, car la France est plus riche et plus puissante que jamais. Toutes deux viennent d'avoir recours à un emprunt.

A Londres, la ville de l'univers, qui renferme les plus grandes fortunes, on n'a pu *parfaire* la somme demandée, bien qu'on ait émis la moitié en bons de l'échiquier; à Paris, l'emprunt a été couvert le jour même de sa mise en adjudication, et a produit, dit-on, en quelques minutes à M. de Rotschild plusieurs millions de bénéfice. On se figurerait que la Banque d'Angleterre vu l'habileté financière inhérente au sol, est un modèle d'organisation. Tout au contraire, rien n'est plus embrouillé que sa comptabilité. Les journaux anglais ne manquent jamais de s'extasier sur l'admirable clarté qui distingue les rapports annuels du gouverneur de la Banque de France. Ils nous envient le jeu si régulier, si précis de tous les rouages de cette grande machine. Qui aurait pu prévoir en 1815 que 24 ans plus tard, la Banque de France prêterait à sa bonne sœur de Londres cinquante millions de francs pour l'empêcher de suspendre ses paiemens! Il résulte de toutes ces comparaisons qui ne sont pas à notre désavantage, que le sang prodigué par Pitt pour noyer la France la liberté dans son berceau, est retombé sur la tête de ses citoyens. Cet homme d'état a complètement échoué dans sa politique. Il voulait nous abattre, nous sommes riches et forts et son pays auquel son patriotisme malheureux a fait tant de mal, est encore à en chercher le remède. Ce que l'Angleterre toute-puissante, secondée du fanatisme absolutiste des monarchies de l'Europe n'a pas su accomplir, l'Angleterre traînant le boulet de sa dette, manquant de travail et de pain pour une population qui augmente de deux millions tous les dix ans, ne pouvant plus guère persuader aux rois de courir le risque de voir envahir leurs états par les armées françaises, l'Angleterre, disons-nous, avec tous ses embarras actuels, est moins en position que jamais d'être l'âme d'une coalition. »

Incendie de Kazan.

Les journaux russes qui nous sont parvenus ce matin, publient, pour la première fois, des nouvelles sur le grand incendie de Kazan. Il n'y est pas dit que le désastre pourrait être attribué à la malveillance; il n'y est non plus question des incendies qui auraient suivi la grande conflagration.

Le nombre total des édifices détruits par l'incendie des 5 et 6 septembre a été de 1,317, savoir :

Edifices en pierre. Neuf églises (y compris un monastère d'hommes), le séminaire, les hôtels de l'assemblée de la noblesse, du gouverneur militaire, du recteur de l'Université, du syndic et des autres fonctionnaires de l'Université, le corps de logis occidental et les dépendances de l'Université, ainsi que l'Observatoire, les comptoirs de la poste et des apanages, l'hôtel de ville, l'hospice, l'hôpital des aliénés (2 édifices), la maison de force, l'hôtel de la police avec les sections de la commission des logemens militaires et du premier quartier, celui du conseil du premier gymnase, ainsi qu'une aile de cet établissement, la maison de l'église de la Résurrection, 228 maisons de particuliers, le *Gostinoi-Dvor* avec toutes ses dépendances, et de plus les lignes de boutiques ou marchés aux denrées coloniales aux fruits et légumes, aux chandelles, aux grains, le marché dit *Tolkoutch*, 182 boutiques isolées et 7 cabarets; total, 451.

Edifices en bois. La maison d'exercice, le théâtre, 15 boutiques isolées, 10 guérites de police et 841 maisons particulières; total, 868.

De plus, un pont en bois sur le torrent Boulaka.

Il est encore impossible, dit la *Gazette de Police* de St.-Pétersbourg, d'évaluer l'étendue des pertes, car elles consistent principalement en marchandises et lettres de change brûlées dans les magasins et comptoirs des marchands qui n'étaient pas encore revenus de la foire de Nijny-Novgorod.

Jusqu'à présent, 3 cadavres d'individus appartenant à la classe du peuple ont seuls été découverts. Seize hommes de la police ont été blessés ou ont eu des brûlures pendant l'incendie.

EXTÉRIEUR.

TURQUIE. — CONSTANTINOPLE, 17 septembre. Cette semaine a été marquée par un mouvement inaccoutumé à la Sublime-Porte et dans les principales ambassades. On n'avait pas vu depuis long-temps une semblable activité dans les relations diplomatiques. Des Notes de MM. les représentans des cinq grandes puissances ont donné lieu presque tous les jours à des réunions extraordinaires du conseil, à des entrevues particulières avec le ministre des affaires étrangères, enfin à une grande conférence qui a été tenue jeudi, 15, à la maison de campagne de S. Exc. Sarim-Effendi, et à laquelle assistaient ce ministre, LL. EExc. Riza-Pacha, Halil-Pacha, Tahyr-Pacha, l'Amedji et Savfet-Effendi, premier interprète du Divan, et MM. les représentans des cinq cours alliées, accompagnés d'un secrétaire et du premier drogman de chaque légation. La réunion avait été indiquée pour deux heures, et elle s'est prolongée jusqu'à près de huit heures du soir; on dit qu'elle a été très animée.

L'objet de cette conférence était la question du Liban : on ne sait pas d'une manière exacte ce qui s'y est passé; mais d'après les bruits qui ont transpiré dans le public, il paraît que rien de définitif n'a été décidé. On assure que MM. les représentans des cabinets alliés insistaient pour l'exécution immédiate du plan d'administration à appliquer au Liban et à une partie de la Syrie, qu'ils ont proposé à la Sublime-Porte, il y a déjà quelque temps, et qu'ils croient le plus propre à concilier la tranquillité de cette contrée avec les intérêts et les privilèges qu'ils ont mission de défendre. De son côté, la Sublime-Porte, toujours à ce que l'on prétend, aurait fait entendre que le Sultan était trop pénétré de la nécessité et de l'importance d'assurer le repos, d'améliorer le sort de tous ses sujets sans distinction, pour négliger aucun moyen d'atteindre ce but de sa constante sollicitude, mais que ceux qu'on lui présentait ne lui semblaient pas d'une efficacité incontestable et demandaient encore à être examinés. Le Grand-Seigneur, sans doute, est disposé à faire preuve de condescendance envers ses augustes alliés, persuadé qu'ils n'insisteront pas pour obtenir des concessions qu'il considère comme devant porter atteinte à ses droits légitimes, à sa dignité et même au bonheur de ses peuples. Les documens recueillis sur les lieux par Sélim-Bey sont, d'ailleurs, de nature à constater que l'administratian d'Omer Pacha n'est ni aussi oppressive ni aussi défectueuse qu'on le prétend, et surtout qu'elle ne rencontre pas parmi les habitans du Liban une aussi forte opposition qu'on veut bien le dire, etc.

Enfin il paraît qu'après de longues délibérations, toute décision définitive a été ajournée jusqu'à plus amples infomations; et il a été arrêté qu'on en référerait encore à Sa Hautesse, ce qui permet d'espérer prochainement une solution satisfaisante.

Le protocole de cette conférence a été collationné, hier vendredi, par MM. les drogmans des cinq légations, réunis à cet effet chez le premier drogman de France.

Les préoccupations causées par la question de Syrie ayant absorbé tous les instans du ministère les négociations relatives à la Grèce sont restées en suspens.

Le différend avec la Perse en est toujours au même point; le gouvernement n'a reçu ces jours-ci aucun nouvel avis de la frontière, mais il continue à prendre toutes les mesures de précaution nécessaires pour mettre ses droits à l'abri de toute atteinte de la part du Shah.

Les bruits de changemens dans le personnel de la haute administration continuent, mais sans qu'on sache jusqu'à quel point ils peuvent être fondés. (*Journal de Smyrne*)

— Le bateau à vapeur de la Compagnie du Danube le *Metternich*, parti hier matin pour Trébizonde, emporte une quantité considérable de canons, de projectiles et de munitions de guerre de toute espèce, destinés à l'armée ottomane réunie sur la frontière de Perse.

— On annonce comme devant avoir lieu très-incessamment la nomination de M. de Titow, actuellement chargé-d'affaires de Russie, au poste de ministre-plénipotentiaire. Cette promotion, qui est en quelque sorte regardée comme officielle, a été accueillie avec une véritable satisfaction à la Sublime-Porte aussi bien que par les membres du corps diplomatique qui professent la plus haute estime pour le caractère et le mérite distingué de M. Titow.

— On dit que les représentans des puissances ont reçu de leurs gouvernemens les instructions en vertu desquelles ils pourront donner une prompte solution aux négociations entamées avec la Porte pour modifier dans quelques parties le tarif de 1838.

Traduction d'un mémorandum de la Sublime-Porte transmis aux différentes missions accréditées près de la Sublime-Porte Ottomane, le 9 septembre 1842, concernant l'interruption du commerce avec la Perse.

Il est notoire que par suite des violations réitérées des frontières de l'Empire-Ottoman de la part de la puissance Iranienne (la Perse) et des incursions hostiles commises par ses sujets dans les provinces limitrophes, les agens de la Sublime-Porte ont été chargés de repousser et de châtier ces agresseurs. En attendant, il est naturel qu'au milieu de ces hostilités les populations de ces frontières se trouvent actuellement dans un état de trouble et de confusion qui doit interrompre momentanément, de ces côtés, toute sûreté pour les transactions commerciales. Aussi la Sublime-Porte ne saurait se charger d'aucune responsabilité pour les accidens qui pourraient arriver aux marchandises que l'on continuera à expédier en Perse, et, par conséquent, elle s'empresse de porter cet état de choses à la connaissance des représentans des puissances amies, afin qu'ils puissent en faire prévenir aussitôt ceux de leurs sujets qui se trouvent intéressés dans le commerce avec les provinces persanes, et c'est à ce seul objet que le présent *Memorandum* est adressé à S. Exc......., le 1er *Chaban* 1842 (8 septembre 1842.)

—M. le contre-amiral de La Susse, arrivé à Ourlac, est entré, le 17 septembre, dans la rade de Smyrne avec le vaisseau l'*Inflexible* qui porte son pavillon, la corvette le *Grenadier* et le *steamer* le *Fulton*. Le 10, le brick la *Flèche* l'a rejoint. Le vaisseau le *Santi-Pétri* qui était resté à Ourlac pour compléter sa provision d'eau, est entré le 19.

SEMLIN, 23 septembre. Le gouvernement provisoire de Servie a fait arrêter le protopope; on prétend que ce viellard est le chef d'une ligue d'ecclésiastiques serviens. Le parti, actuellement au pouvoir l'accuse d'avoir voulu trahir le pays; on saura bientôt si cette imputation est fondée ou nom. En général, le clergé servien est très-dévoué au prince Michel, et ne voit pas d'un œil favorable les changemens qui ont eu lieu. Le peuple éprouve un sentiment d'indépendance qu'il n'avait pas manifesté jusqu'ici; il ne voudrait ni se soumettre volontairement à la domination d'un peuple chrétien, ni supporter plus long-temps le joug de la Turquie. Les deux Ressawatz, le père et le fils, ont été élargis, immédiatement après l'entrée des insurgés à Belgrade. Ils se sont attachés au nouveau gouvernement, ce qui étonne d'autant plus, que de tout temps ils étaient considérés comme des partisans du vieux prince Milosch. Ils ont remis, dit-on, à Wutschitsch 200,000 florins qu'ils avaient reçus de ce prince, pour travailler à sa réintégration, Wutschitsch aurait fait verser cette somme dans le trésor public.

On ignore ce qu'est devenu Mitschitsch avec sa petite troupe; on sait cependant qu'il a beaucoup d'argent et qu'il paie bien ses troupes.

Une lettre arrivée ici par voie extraordinaire mande *que la Porte a rejeté le plan proposé par les puissances pour la pacification du Liban*, et qu'à son tour elle avait proposé de nommer un gouverneur turc avec deux chefs, l'un pour les Druses et l'autre pour les Maronites; ces deux chefs seraient subordonnés au gouverneur. *Les représentans des puissances ont protesté contre cette proposition.*

RUSSIE. — ST.-PÉTERSBOURG, 27 septembre. L'empereur a quitté Moscou le 16, pour se rendre à Toula, où S. M. est arrivée le lendemain. Le monarque y a visité le corps des Cadets d'Alexandre, l'arsenal et la manufacture d'armes. Le 18, S. M. est allée à Orel à Koursk. A Orel, l'empereur a passé en revue les troupes de la garnison.

— On lit dans une lettre de Semlin, en date du 23 septembre, adressée à la *Gazette Universelle* d'Augsbourg :

« Les avis les plus récens de la Crimée parlent d'une nouvelle défaite essuyée par les Russes dans la Circassie, et de la surprise d'un fort russe dans lequel les montagnards ont trouvé quelques munitions. »

AUTRICHE. — VIENNE, 29 septembre. Avant-hier, il a été donné au château de Shœnbrunn un spectacle gala en l'honneur de LL. AA. II. le duc et la duchesse de Leuchtenberg. On y avait invité la noblesse et le corps diplomatique. Fanny Elsler, qui y a dansé, a extasié tous les spectateurs. Le départ de LL. AA. II. est fixé au 4 octobre.

— Notre Code pénal, qui a été soumis à une révision, recevra prochainement la sanction de l'empereur.

Conformément à une résolution de S. M. l'empereur, la famille de S. A. le duc de Cobourg-Cohary, prendra rang immédiatement après les archiducs et archiduchesses de la famille impériale.

GŒRITZ, 20 septembre. Notre ville présente en ce moment un aspect très-animé; une brigade d'infanterie s'y est concentrée dans le but d'exécuter des manœuvres.

Le bruit avait couru que la famille royale, qui est attendue de Kirchberg vers la fin du mois, irait habiter Venise; mais le bail de la maison qu'habitent ces augustes personnages ayant été renouvelé pour trois ans, il paraît que ce bruit est tout-à-fait dénué de fondement et qu'il n'avait été répandu que pour inquiéter les habitans de Gœritz, qui seraient très-fâchés de perdre cette famille royale.

Le séjour de la princesse Camerata-Baciochi, qui habite également le cercle de Gœritz, est aussi d'un grand avantage pour les habitans; cette princesse occupe une foule d'ouvriers aux constructions et aux plantations qu'elle fait faire dans ses possessions de Villa-Elisa et de Villa-Vicentina, non loin d'Aquilée.

PRUSSE. — La *Gazette de Cologne* publie une dépêche télégraphique annonçant que LL. MM. le roi et la reine sont arrivés, le 3 octobre, en parfaite santé à Berlin.

WURTEMBERG.—STUTTGARDT, 29 septembre. Nous avons annoncé dans notre numéro du 3 octobre que le 27 septembre, jour de la fête du roi, l'on avait posé la première pierre d'une colonne élevée en mémoire du 25e anniversaire du règne de S. M. Nous faisons suivre ici les paroles qu'a prononcées à l'occasion de cette cérémonie le président de la 1re Chambre, prince de Hohenlohe-Langenbourg :

« Nous sommes réunis dans ce jour où tout le royaume célèbre la fête du monarque, pour poser la première pierre d'un monument qui va s'élever en souvenir du 25e anniversaire du règne de S. M. Sans doute le pays n'a pas besoin d'un monument qui lui rappelle la vive et ardente sollicitude avec laquelle notre bien-aimé souverain a constamment travaillé au bonheur de ses sujets; le souvenir d'un règne qui a été si riche en heureux résultats et qui a exercé une si puissante influence pour la prospérité du pays, vivra toujours dans le cœur des fidèles Wurtembergeois. Mais la postérité peut aussi attendre de nous un monument visible de la fidélité et de l'amour que nous portons à notre roi, et nous venons aujourd'hui en poser la première pierre.

» Puisse cette colonne témoigner, jusque dans les âges les plus reculés, de notre attachement et de notre amour, ainsi que de la concorde et de la confiance qui règnent entre le monarque et son peuple! C'est en faisant de tels vœux que nous poserons la première pierre de ce monument, et que nous nous écrions dans le sentiment de notre joie : *Vive encore long-temps notre Roi!* »

ITALIE. — ROME, 23 septembre. De toutes parts on reçoit d'affligeans détails sur les désastres causés par les pluies qui ont inondé le pays. C'est Faenza qui, sans doute, a le plus souffert; les eaux de l'Amone ont dépassé les bords élevés de cette rivière; elles ont ensuite ravagé toute la contrée, renversé un grand nombre de maisons (à Faenza même il s'en est écroulé 18) et emporté le superbe pont antique, à trois arcades, jeté sur cette rivière et qui depuis le temps des Romains, avait bravé tous les orages et toutes les inondations. Les tours qui servaient de porte à la ville, se sont également écroulées. La poste du Nord, qui passe ordinairement par la ville, est forcée, depuis cette catastrophe, de faire des détours pour y entrer. A Ravenne, au moment où s'y tenait la Foire, les eaux ont envahi la place du Marché, et emporté toutes les boutiques ainsi que les marchandises. On ignore combien de personnes ont trouvé la mort dans les flots. Lugo, localité industrielle, a perdu tous ses moulins et ses usines.

SUISSE. — ZURICH, 29 septembre. Le grand conseil a discuté dans deux longues séances le projet relatif à l'introduction du *veto* du peuple. La discussion a prouvé combien une telle institution serait funeste au pays; aussi le projet a-t-il été repoussé avec une majorité de 115 voix contre 54.

GENÈVE, 30 septembre. Au sujet du sieur Lecomte, rédacteur de la feuille radicale, le *Journal de Genève*, qui refuse d'obéir à l'injonction qui lui a été faite de quitter le territoire helvétien, le *Fédéral genevois* publie les détails suivans, en réponse au *Courrier-Français* qui avait reproduit les réclamations du sieur Lecomte :

« Si le *Courrier Français* trouve qu'avoir pris une part active dans les débats intérieurs d'un pays auquel on est complètement étranger, n'explique pas suffisamment l'expulsion du sieur Lecomte, nous ajouterons, pour jeter le plus grand jour sur cette affaire, quelques détails qui sont omis dans la lettre que le *Courrier Français* a publiée, et qui pourront éclairer ce journal, ainsi que les autres feuilles de Paris, sur le véritable état des choses.

» Le sieur Elisée Lecomte (originaire de l'Orne), après avoir déjà subi une condamnation antérieure, fut expulsé du canton par ordonnance du Conseil d'Etat, en date du 25 mars 18[illegible], lorsque cet homme sortait des prisons de Genève après [illegible] nation à un an et un jour d'emprisonnement pour [illegible] ger à la presse. Cet arrêt d'expulsion n'a jamais été révoqué; et si cet homme, après avoir été dix fois reconduit à la frontière par les gendarmes, s'est de nouveau établi dans le canton de Genève, cela peut justifier de graves reproches envers le chef de la police qui a toléré un tel scandale, mais non pas donner au sieur Lecomte le *droit* de se fixer à Genève, et de continuer à prendre, lui, étranger, une part active à nos révolutions, ainsi qu'il s'en vante lui-même, à l'éternelle honte des Genevois.

« Mais ce qui sera peut-être une recommandation auprès de certains journaux français, avec lesquels cependant nous ne confondons point le *Courrier*, c'est qu'en 1834, à l'époque de

la sanglante insurrection de Lyon, ce même individu a été traduit aux Assises de Bourg, département de l'Ain, pour tentative d'émeute à Fernex; il fut conduit en prison, la chaine au cou et placé entre deux gendarmes à cheval; ce qui montre qu'en France on n'a pas du sieur Lecomte une meilleure opinion qu'à Genève; seulement elle s'y manifeste un peu plus rudement que chez nous.»

PORTUGAL. — Lisbonne, 26 septembre. Le comte Strogonoff, ministre de Russie près de cette cour, vient d'arriver dans cette capitale.

Une tentative révolutionnaire a éclaté le 20, à Marvao, forteresse près des frontières d'Espagne, dans le district de Portalègre. Un enseigne nommé M. J. Franca, à la tête d'un détachement du 26e chasseurs, stationné en cet endroit, a proclamé la constitution de 1820, mais l'artillerie en garnison au château, a refusé de se joindre au mouvement. En voyant que des mesures rigoureuses de repression étaient dirigées contre lui, Franca a pris aussitôt la fuite, et s'est réfugié en Espagne, accompagné de ses deux frères et d'autres complices, ainsi que de 36 soldats, qui depuis, cependant, sont presque tous rentrés en Portugal. Le gouvernement a publié un décret, signé par la reine et par tous les ministres, suspendant le *Habeas Corpus*, dans le district de Portalègre, pendant l'espace de trente jours.

ANGLETERRE. — Londres, 5 octobre. S. M. et S. A. R. le prince Albert continuent à résider au château de Windsor, où sont arrivés hier, pour rendre visite à S. M., le comte de Ste-Aulaire, ambassadeur de France, lord Ashburton et le comte d'Aberdeen.

— S. A. I. l'archiduc Frédéric d'Autriche, accompagné de S. Exc. le prince Esterhazy, a quitté Londres hier, pour se rendre à Drayton Manor, terre appartenant à sir Robert Peel. S. A. I. y restera plusieurs jours.

— Dwarkananth Tagore, Indou distingué, qui a visité l'Angleterre, vient d'être reçu en audience particulière par S. M. et le prince Albert, afin de prendre congé, son projet étant de retourner aux Indes. Cet étranger a été accueilli avec une bienveillance particulière. S. M. lui a annoncé son auguste intention de lui faire présent de son portrait et d'y joindre celui de son royal époux.

— La *Gazette de Londres* d'hier annonce qu'il a plu à S. M. la reine de nommer le général sir Robert Thomas Wilson, gouverneur de Gibraltar et commandant-en-chef de la garnison de cette ville. Sir Robert a été nommé également vice-amiral à la station de Gibraltar.

— Plusieurs majors au service de la Compagnie des Indes, ont été nommés par S. M., chevaliers de l'ordre militaire du Bain.

— S. M. a nommé M. James Hook, Esq., son commissaire arbitral près des *Courts* de commission mixtes britanniques et étrangères, établies à Sierra Leone, en vertu des traités et des conventions avec les puissances étrangères pour la suppression de la traite, en remplacement de M. Michel Linning Melville, Esq., appelé à d'autres fonctions.

— Le *Standard* annonce que M. Robert, l'agent envoyé en Angleterre par le gouvernement des Etats-Unis, pour tâcher d'obtenir des souscripteurs à l'emprunt fédéral, vient de s'embarquer à Liverpool pour retourner aux Etats-Unis. Il a complètement échoué dans sa mission. Pas un seul des grands capitalistes n'a voulu souscrire pour un dollar. L'union américaine ne jouit plus d'aucun crédit.

— La même feuille porte que le gouvernement a résolu d'employer immédiatement des condamnés à réparer les fortifications de Gibraltar. Un nombre considérable de ces condamnés vont être embarqués à Gravesend pour Gibraltar.

— Le comte de Chreptowitch, depuis trois ans principal secrétaire près de la légation de Russie, vient de quitter l'Angleterre pour se rendre à St.-Pétersbourg.

— Par le *Caledonia* dont nous avons annoncé l'arrivée à Liverpool, on a reçu toute la correspondance qui a précédé la conclusion du dernier traité de paix entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Cette correspondance, dit le *Standard* a perdu beaucoup de son intérêt, depuis le précis qui en a déjà été publié.

— Les journaux s'occupent de l'affaire de l'*Aigle* (voir notre numéro d'hier, rubrique France), dont le capitaine, M. Brice, se plaint, dans un rapport adressé au ministre de la marine en France, des outrages et des vexations que lui aurait fait éprouver le croiseur anglais le *Cygne*. Le *Standard* fait observer que Whyda est un des dépôts d'esclaves le plus connu le long de la côte; qu'il est ainsi évident que le lieutenant Wilson n'a fait que se conformer aux instructions découlant des traités de 1831 et 1833. Il est naturel, ajoute cette feuille, que les journaux français favorables au parti de la guerre, profitent de l'occasion pour demander la révocation de ces traités. Les journaux déplorent du reste l'animosité des feuilles de France qui enveniment les faits les plus simples et qui rendront enfin impossible, par leur ultra-susceptibilité, toute relation par terre et par mer, entre les deux nations.

— Il s'est tenu dans la salle de l'association de la charte nationale une grande réunion extraordinaire motivée par l'arrestation de MM. O'Connor et Campbell. M. Overton a signalé cette arrestation comme tendant à étouffer les libertés populaires et à annuler le droit du peuple de s'assembler pour discuter ses griefs. Il faut en présence du danger imminent, aviser à adopter des mesures promptes et énergiques. Le gouvernement a maintenant sous son pouvoir presque tous les membres du conseil exécutif du corps des chartistes. Le docteur M. Douall a été forcé de chercher sa sûreté dans la fuite. On poursuit M. Bairston. On s'est saisi de M. Leach et l'on vient d'arrêter MM. O'Connor et Cambell (cris violens, quelle infamie!) Ce sont les véritables amis du peuple, on les incarcère (trépignemens). M. O'Connor surtout, cet homme qui a tant de titres à la vénération du peuple et que je me plais à appeler mon père en politique : les chiens commencent à montrer leurs crocs aux amis du peuple, et les *whigs*, je n'en doute pas, sont au fond de ces actes arbitraires (écoutez); le point le plus urgent aujourd'hui est de reconstituer le conseil exécutif décimé par nos ennemis; je propose que le conseil général des localités soit convoqué pour prendre en considération cette importante question. (Applaudissemens.)

M. *Cater* : il doit être bien entendu que le nouveau conseil n'aurait que des pouvoirs temporaires qui dureront tant que l'on ne nous aura pas rendu nos dignes conseillers (on applaudit).

M. Walker : je crois qu'il importe de proclamer hautement que nous ne sommes pas hommes à nous laisser intimider. On aura beau nous ravir nos conseillers, nous ne manquons pas d'hommes en état de les remplacer. Le but de l'arrestation de M. O Connor est de l'empêcher d'assister aux travaux de la commission spéciale qui va juger les prévenus du Staffordshire. La résolution est adoptée à l'unanimité. (*Morning-Advertiser.*)

— On lit dans le journal *Tye Examiner*, à propos du voyage de la reine d'Angleterre en Ecosse :

« Le clergé de l'Eglise établie d'Ecosse s'attendait à ce que la reine d'Angleterre, qui se trouvait un jour de dimanche à Edimbourg, assistât au service religieux dans un de leurs temples; mais on ne l'a vit dans aucun. Cette circonstance accrédita l'opinion qu'elle penche pour le puséysme. Le fait est que l'archidiacre Willberforce, puséyste déclaré, est un de ses favoris; et les adeptes de cette secte entretiennent l'espoir que le chef de l'Eglise anglicane se rangera de leur côté. On dit même que l'archidiacre est destiné à être le précepteur du prince de Galles. Voilà donc un ennemi de l'Eglise établie d'autant plus dangereux, qu'il possède l'art de se déguiser pour ne pas exciter le soupçon : il est à cause de cela bien plus à craindre que Pusey et Newman. »

— Le gouvernement transporte en ce moment une grande quantité de noirs de la côte d'Afrique dans ses possessions des Indes Occidentales, en leur donnant le nom d'émigrans *libres* africains. Plusieurs journaux, et particulièrement l'*Anti-Slaver Reporter*, blâment hautement cette traite, déguisée sous un nouveau nom. Ils disent que le gouvernement fait ce qu'il a réproché à la France, qui récrutait au Sénégal des nègres pour la Guyane française.

Un autre journal dit que tout n'est pas perte dans les mesures prises pour la répression de la traite des noirs, car il annonce que, dans la colonie de Sierra Léoné, sur 26 chapelles, il y en a 20 dont le toit, le parquet et d'autres parties encore sont construites exclusivement en bois provenant de navires négriers capturés.

— On annonce du Canada que l'ouverture de la session du Parlement-Uni a eu lieu à Kingston, le 8 septembre. Dans le discours prononcé à cette occasion par le gouverneur-général, on remarque la phrase suivante :

« Je me réjouis d'être à même de vous informer qu'un traité entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, a été signé de la part de S. M. et qu'il a été depuis ratifié par le Sénat fédéral. Par cet acte les questions importantes, affectant cette province et les Etats-Unis, ont été réglées. J'augure de cet heureux arrangement dont j'espère bientôt être en position de vous annoncer la ratification par S. M., les résultats les plus favorables pour la province, résultats découlant du maintien de la paix, du rétablissement de la confiance, de l'application de tous les soins des habitans aux améliorations dans l'intérieur, au développement des vastes ressources du pays.

» Tels ont été, entr'autres, les principaux objets qui ont guidé S. M. dans la négociation de ce traité. La reine m'ordonne de vous déclarer que rien n'est plus cher au cœur de S. M. que de voir, sous sa domination et sous la protection de sa couronne, tous ses fidèles sujets au Canada jouir d'une paix inaltérable; que de les voir vivre comme un seul peuple avec leurs concitoyens dans la Grande-Bretagne; que de les voir enfin augmenter en richesses, en prospérité et en contentement, le tout basé sur la possession et la jouissance rationnelle d'une libre constitution essentiellement britannique. »

FRANCE. — Paris, 5 octobre. On s'entretenait ce matin au palais d'un grave accident, arrivé à M. le premier président Séguier. M. le premier président, qui est allé passer les vacances dans une terre qu'il possède en Bourgogne, voulant aller visiter des prairies, avait mis des sabots par-dessus ses souliers, précaution rendue, nécessaire par les longues pluies qui avaient détrempé le sol; son pied, non habitué à cette chaussure, tourna dans un sillon, et M. Séguier se cassa le péroné, petit os de la jambe près de la cheville, et se foula, en outre, le pied. Un exprès partit aussitôt pour Paris, afin de prevenir M. Blandin, chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Cet habile praticien est parti hier, et nous avons l'espoir que ses soins éclairés enlèveront à cette double blessure tout son danger. (*Gazette des Tribunaux.*)

— Les dernières nouvelles d'Alger portent la date du 25 septembre, elles annoncent les faits suivans : La colonne du général Changarnier, forte d'environ 2500 hommes, s'était engagée dans l'Aghalick des Onaz, entre Milianah et Mascara, lorsque les Arabes et les Kabaïles de cet Aghalick, renforcés peut-être par les troupes de l'Emir, l'ont attaquée de toutes parts avec une fureur extraordinaire. Les combats se sont succédé avec une telle rapidité qu'on s'est battu deux journées entières à l'arme blanche ou à portée de pistolet. Nos troupes ont fait des prodiges; mais les balles ne les ont pas épargnées, et nous avons eu 100 hommes hors de combat, tués ou blessés. Ainsi dans cette affaire, nous avons eu six officiers tués, parmi lesquels on cite. M. de Morangier, capitaine aux Zouaves; Magagnos, capitaine au même corps; de Nantes, sous-lieutenant au 1er chasseurs d'Afrique, et un officier d'Etat-major. L'ennemi a fait des pertes considérables. — Il est problable qu'une nouvelle expédition renforcera la colonne Changarnier, les garnisons de Milianah et de Medeah, et la colonne d'Arbouville sera envoyée dans le pays des Draz. —

— Cette triste nouvelle est confirmée en ces termes par le *Moniteur parisien :*

« Une lettre reçue d'Alger porte qu'un engagement assez sérieux aurait eu lieu entre Miliana et Médéah. Le général Changarnier aurait été attaqué à l'improviste par des forces très supérieures en nombre, et nous aurions à regretter des pertes assez considérables, entre autres celles de plusieurs officiers, parmi lesquels on cite :

» M. Laplanche, officier d'état-major attaché aux Zouaves; M. Sébastiani, officier aux Zouaves; M. Maynards, officier aux Zouaves, et M. Denantes, officier au 1er chasseurs d'Afrique. »

— Le *Journal du Hâvre* rend compte d'un trait d'audace d'un bâtiment négrier qui mérite d'être cité, et qui s'est passé dans la rade du Congo. Deux bâtimens s'y trouvaient en présence : l'un taillé de manière à ce qu'on ne pût se méprendre sur sa destination; l'autre, un brick ou goëlette de guerre, avec la flamme anglaise, le *Rolla*. Pendant plusieurs jours on s'observa ainsi. Enfin, fatigué de son inaction, le négrier prend un parti décisif. En plein jour, il envoie les chaloupes à terre; le chargement était prêt, les esclaves sur le rivage; on les embarque tranquillement, sans s'inquiéter du croiseur anglais; on les conduit à bord, on les range à fond de cale. Le bâtiment de guerre arme alors ses chaloupes et les envoie pour s'emparer du bâtiment pris en flagrant délit de traite. Quand les embarcations ne sont plus qu'à une portée de fusil du négrier, celui-ci les hèle en leur enjoignant de ne pas s'approcher davantage; puis, voyant que sa menace ne suffit pas, il démasque sa batterie, et ajustant les Anglais avec la plus grande précision, il leur tue quatorze hommes : en même temps il file son câble et prend la mer. Le navire anglais, affaibli par une si forte perte et pris au dépourvu, n'osa pas poursuivre son adversaire.

— On écrit de Paris, le 27 septembre, à la *Gazette Universelle* d'Augsbourg :

« S. M. le roi Léopold est attendu ici dans la première quinzaine d'octobre. A cette époque, la cour sera à Saint-Cloud, et c'est là que les deux monarques arrêteront personnellement la base des négociations. La principale difficulté consiste à trouver un moyen convenable de concilier les prétentions des établissemens métallurgiques d'Anzin et du Creusot, et celles des fabriques de draps et de toiles d'Elbeuf, de Rouen, de Sedan, de Roubaix, etc., avec les exigences et les besoins de l'industrie belge. D'un autre côté, le général Willmar a reçu, depuis longtemps déjà, une mission spéciale à Berlin, et les deux traités pourraient bien être conclus en même temps. Ce double rapport de la Belgique rend pour ainsi dire inévitable une convention commerciale entre la France et le *Zollverein*, et, dans cette prévision, les travaux préparatoires ont déjà lieu ici et à Berlin. Dans la position actuelle de la France, la conclusion d'alliances politiques est devenue fort difficile, surtout depuis le traité du 15 juillet 1840; on a donc recours aux traités de commerce. »

BELGIQUE. — Bruxelles 6 octobre. Hier matin, à neuf heures et demie a été célébré à l'Hôtel-de-Ville le mariage de M. le comte Louis Marie d'Ursel avec Mlle Marie Louise de Rumigny. Les témoins étaient M. le duc d'Aremberg, M. le marquis de Mun, pair de France, M. le comte d'Aerschot, grand maréchal du palais et M. le comte de Rumigny.

La mariée était vêtue d'une robe de dentelles de Bruxelles, dont rien ne surpasse la richesse. A l'occasion de ce mariage, la reine a donné pour présent de noce à la jeune duchesse, une magnifique broche en diamans.

Koninklijke Nederduitsche Schouwburg.

Dingsdag 11 October : **Op Hooge Order**, GROOT GALA, ter gelegenheid van het Hooge Huwelijk van H. K. H. Mevrouw de Prinses Sophia der Nederlanden met Z. K. H. den Erf-Groothertog van Saxe-Weimar-Eisenach.

Men wordt verzocht de plaatsen voor deze voorstelling zoo spoedig mogelijk aan den bureaulist op te geven, waartoe hij Vrijdag 7, Maandag 10 en Dingsdag 11, van des morgens 10 tot des middags één uur, aan het bureau van den Schouwburg zal vaceren.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 6 Octobre.

		Int.	Cours du 5 Octob.	Ouvert.	Fermé.
Pays-Bas	Dette active	5	101 $\frac{5}{8}$	101 $\frac{5}{8}$	101 [illegible]
	Dito dito	$2\frac{1}{2}$	52 $\frac{7}{16}$	52 $\frac{3}{8}$	52 $\frac{7}{16}$
	Billets de chance		—	—	—
	Syndicat	$4\frac{1}{2}$	94 $\frac{7}{8}$	94 $\frac{3}{4}$	—
	Dito	$3\frac{1}{2}$	—	—	—
	Société de Commerce	$4\frac{1}{2}$	136 $\frac{3}{8}$	136 $\frac{3}{8}$	137
	Dito nouvelle	$4\frac{1}{2}$	—	—	—
	Emprunt de 1836	4	—	—	—
	Dito des Indes	5	99 $\frac{7}{8}$	99 $\frac{13}{16}$	99 $\frac{15}{16}$
Russie	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	106	—
	Dito dito 1828 & 1829	5	—	—	—
	Inscript. au Grand Livre	6	—	68 $\frac{5}{8}$	—
	Certificats au dito	6	—	70 $\frac{3}{4}$	—
	Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	98 $\frac{1}{2}$	—
	Emprunt de 1840	4	—	88 $\frac{7}{8}$	—
Espagne	Perp. ém. Amsterdam	5	—	—	—
	Passive	5	—	—	—
	Dette différée à Paris		—	—	—
	Deffered		—	—	—
	Ardouin	5	15	15 $\frac{1}{4}$	15 [illegible]
Autriche	Obligations Goll. & Comp.	5	—	—	—
	Dito métalliques	5	—	—	—
	Dito dito	$2\frac{1}{2}$	—	—	—
Angleterre	Cons. Ann.	3	—	—	—
France	Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—	—
Pologne	Actions 1836	*f*	—	—	—
Brésil	Cons. Ann.	5	—	—	—
Portugal	Obligations à Londres	3	—	—	—

Bourse d'Anvers du 6 Octobre.

Métalliques	5	111 $\frac{1}{4}$
Naples	5	—
Ardouins	6	16 $\frac{1}{8}$
Dette différée, ancien		—
Passive	5	—
Lots de Hesse		26 $\frac{1}{2}$

Cours après la Bourse (2 $\frac{3}{4}$ heures)

Ardouin 15 $\frac{1}{8}$ P.

Idem, Primes affertés.

Bourse de Vienne du 30 Septembre.

Métalliques	5	108 $\frac{13}{16}$
Dito	4	100
Dito	3	77 $\frac{3}{7}$
Lots de 1834		—
Actions de la Banque		1613

Bourse de Paris du 5 Septembre.

		Int.	Cours du 4	Ouvert.	Fermé.
France	Cinq pour cent		118 60	118 [illegible]	[illegible] 75
	Trois pour cent		79 90	80 00	[illegible]
Espagne	Emprunt Ardouin		—	21 [illegible]	[illegible]
	Anc. différé		—	—	—
	Nouv. dito		—	[illegible]	—
	Passive		—	[illegible]	[illegible]
Naples	Certificats Falconet		—	[illegible]	107 75
Pays-Bas	Dette active	$2\frac{1}{2}$	—	[illegible]	—
Belgique	Dette active	5	—	71 00	71 10
	Dito	3	—	—	—
	Banque belge		[illegible]	—	—
États-Unis	Obligations de la Banque		—	[illegible]	—

LA HAYE,

Imprimerie de Léopold Lebenberg, [illegible]